



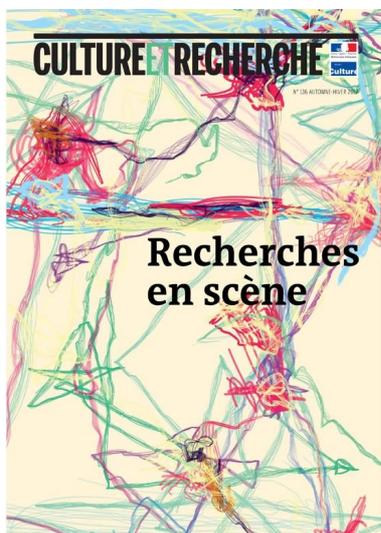
AEF Dépêche n°580741 - Paris, le 19/02/2018 18:34:00
- Recherche et Innovation -

Compte : reception temps réel - (125406) - 91.160.16.133 - www.aef.info

Toute reproduction ou transmission de cette dépêche est strictement interdite, sauf accord formel d'AEF.

Art : "Le doctorat est un outil de censure, c'est pour ça qu'il faut s'en emparer" (Antoine Idier, École d'art de Cergy)

Par Sarah Piovezan



Le dernier numéro de la revue du ministère de la Culture, Culture et recherche

humaines sont nos meilleures ennemies", a ainsi déclaré Marie-José Burki, des Beaux-Arts de Paris, très critique sur le doctorat Sacre de PSL.

"Les tenants de l'autonomie stricte [des écoles d'art en recherche] en seront pour leurs frais. Les deux camps se sont parlé sans s'affronter." C'est la conclusion optimiste tirée par Philippe Belin, sous-directeur de l'emploi et de l'ESR à la DGCA du ministère de la Culture, le 13 février 2018, à l'issue de la journée "Art et recherche : quelle rencontre ?!" organisée par son ministère. Pourtant, deux visions des rapports art/recherche se sont bien dessinées au fil des débats, entre les tenants d'un rapprochement avec l'université dans l'optique de créer des doctorats d'un nouveau type en arts, et les défenseurs d'une ligne plus défensive, soulignant le risque d'une

"indexation du langage de l'art sur le langage universitaire".

"Forger un glossaire commun" pour "se faire entendre à l'extérieur de nos propres lieux de recherche et pouvoir parler au reste du monde, en évitant l'entre-soi" : tel était le mot d'ordre de la journée "Art et recherche : quelle rencontre ?!", organisée par le ministère de la Culture au CND (Centre national de la danse), le 13 février 2018, et réunissant des acteurs du monde de l'art.

"Cette rencontre est sans précédent car elle englobe tout le champ artistique, et pas seulement les arts visuels comme lors de la dernière édition, en 2015", indique Philippe Belin en introduction. Une journée



qui a été construite à partir des deux derniers numéros de la revue "Culture et recherche", éditée deux fois par an, et qui étaient consacrés à la recherche dans le domaine des arts de la scène.

LES LIEUX DE LA RECHERCHE EN ART : LABO OU CAFÉ ?

Une "stratégie recherche" au ministère de la Culture

Le prochain numéro de la revue "Culture et recherche" sera consacré à "la nouvelle stratégie de recherche du ministère de la Culture et à ses correspondances avec l'enseignement supérieur culturel", indique Astrid Brandt-Grau, cheffe du département de la recherche, de l'enseignement supérieur et de la technologie au secrétariat général du ministère.

Premier questionnement de la journée : quels sont les lieux de recherche des artistes ? Jean-Manuel Warnet, maître de conférences en arts-études théâtrales à l'université de Bretagne-Occidentale, se base sur ses propres recherches sur le monde du théâtre pour expliquer que "les plus grands metteurs en scène du XXe siècle ont avancé la nécessité du laboratoire, cet espace nouveau dans le théâtre qui n'est ni la salle de théâtre, ni l'école, mais qui est un nouvel espace-temps consacré à la recherche. Cette nécessité est arrivée à une période où le théâtre était sommé d'être original et inventif. Très vite, dès 1916, il est question de publication et de congrès."

Marie-José Burki, responsable du programme de 3e cycle aux Beaux-Arts de Paris, ne reprend pas à son compte le mot "laboratoire", préférant "continuer à parler d'atelier". "L'espace de travail d'un artiste, c'est sa chambre, son atelier, les bars, des musées, voire des endroits plus improbables, en tout cas des endroits hétérogènes et individuels", soutient-elle. Ce à quoi Jean-Manuel Warnet répond que dans le théâtre, "il y a vraiment la recherche d'un espace-temps autre, qui n'est pas celui des répétitions". Il ajoute : "On entend souvent dire que l'artiste est toujours quelqu'un qui recherche. Mais du coup, on ne sait plus ce qu'est la recherche. Car un artisan aussi est toujours quelqu'un qui recherche..." Derrière ce débat sur les lieux de recherche se cache en fait celui du langage de l'artiste. "Il y a un grand danger à essayer de formaliser la parole d'un artiste", prévient Marie-José Burki. "Les sciences humaines sont nos meilleures ennemies. Il y a un problème d'indexation du langage de l'artiste au langage universitaire."

"LES SCIENCES HUMAINES SONT NOS MEILLEURES ENNEMIES"

Les IG missionnés pour faire un bilan des Comue

L'Inspection générale du ministère de la Culture et des Igaenr, comme Fabien Oppermann, ont été missionnés pour réaliser un bilan des Comue par la ministre de la Culture. Leur rapport devrait être terminé au printemps.

Elle poursuit : "Il ne faut pas confondre un cursus en école d'art et un cursus à l'université. Un artiste et un anthropologue, ce n'est pas la même chose. Il y a une incroyable illusion à penser qu'on peut être artiste et anthropologue : il y a malversation." Précisant qu'elle parle "pour les Beaux-arts uniquement", elle enchaîne sur la question du processus de Bologne, qui a longtemps heurté les écoles d'art. "La question du langage et de l'indexation des études en école d'art sur des règles 'à la bolognaise' est un problème", dit-elle. "Quand j'étais étudiante, étudier à Paris, Lyon ou Nantes, c'était différent. Aujourd'hui, tout se

ressemble un peu et c'est malheureux. Toutes les aspérités sont formalisées." Artiste-vidéaste elle-même, d'origine suisse, Marie-José Burki estime que les écoles d'art "ont vite baissé la culotte devant le LMD", alors qu'elles ont "une fonction sociale". "Les docteurs que l'on forme en art seront les prochains enseignants des écoles d'art, parce qu'il faudra bientôt un doctorat pour y enseigner !", s'inquiète-t-elle.



Raphaèle Fleury, responsable du centre de recherche et de documentation de l'Institut international de la marionnette, et titulaire de la chaire d'innovation "Cirque et marionnette", partage les "inquiétudes sur le formatage du LMD" mais veut "dissocier cette crainte de la nécessité de la formulation". "Sans en faire une fin en soi, il est intéressant qu'il y ait des moments de formulation [dans le travail d'un artiste]. Ce sont des paires de lunettes nouvelles." Elle estime cependant aussi que l'on assiste à "un phénomène de légitimation inverse", l'université cherchant "à se rapprocher avec les écoles d'art" pour "l'écart qu'elles permettent avec leurs domaines", mais "avec des propositions de partenariat insuffisamment pourvues de contenus".

"L'enjeu n'est pas de faire de la recherche sous l'injonction du LMD, mais pour 'faire écart'", reprend l'universitaire Jean-Manuel Warnet, pour qui cela va obliger "tous les lieux à se repenser", notamment l'université qui "va être obligée de bouger". "Nous sommes dans la séparation historique entre deux ministères, avec peu d'artistes à l'université et un discours sur l'art déconnecté du processus créatif, ce qui a provoqué des dégâts considérables sur la littérature, par exemple", dit-il. "Il y a la sensation d'un manque. Le fait que les artistes entrent à l'université, c'est une chance, pas une peur. Le mot tabou, c'est celui de 'thèse', mais même ce format académique est remis en question. Il existe même une thèse en BD, maintenant."

"INVENTER UN AUTRE MOYEN DE PRATIQUER LA RECHERCHE"

Alors que certaines écoles d'art, ainsi que l'Andéa, militent pour la création d'un diplôme de troisième cycle spécifique aux écoles d'art, pour échapper aux règles du doctorat délivré par l'université, d'autres plaident au contraire pour que les écoles d'art "se saisissent du doctorat – plutôt que de le laisser à d'autres" : "Le doctorat est un outil de censure, c'est pour ça qu'il faut s'en emparer !", lance ainsi Antoine Idier, responsable des études et de la recherche à l'École nationale supérieure d'art de Paris-Cergy.



Il rappelle que "ni Bourdieu, ni Barthes n'ont jamais soutenu de thèse" et que "Derrida et Althusser l'ont fait très tardivement". "Cela me semble une mauvaise idée que de vouloir faire un troisième cycle propre aux écoles d'art, car nous sommes alignés sur le LMD dans un objectif de reconnaissance. Quelle signification cela aurait-il de se replier sur un diplôme sans reconnaissance extérieure ?" Pour lui, "le cadre doctoral permet de faire énormément de choses" et "est sous-estimé".

Antoine Idier, dont l'école participe à la création d'un nouveau parcours doctoral en art avec l'université de Cergy dans le cadre de l'isite Paris-Seine (lire sur AEF), plaide pour que les

écoles d'art "inventent un autre moyen de pratiquer la recherche", en "allant affaiblir le couple infernal théorie/pratique" et en "construisant leur circulation" : "À Cergy, nous travaillons sur l'écriture créative, par exemple, car les départements de littérature à l'université ne sont pas des lieux où l'on écrit."

DES "RAPPORTS DE FORCE ÉCONOMIQUES" DERRIÈRE LES OPPOSITIONS

Représentant l'Andéa dont il est le vice-président chargé de la recherche, Stéphane Sauzedde, directeur de l'École supérieure d'art Annecy Alpes, prend la parole pour fustiger le "discours guerrier" de son collègue de Cergy : "On n'est pas toujours obligé d'imaginer que la différence provoque le combat et des ennemis. La non-violence permet aussi de déplacer les frontières !" Pour lui, "les oppositions entre écoles d'art et universités ont beaucoup à voir avec le fait que le gâteau est trop petit pour toutes les méthodes. Il s'agit de rapports de force économiques." Il considère également qu'il "ne serait pas illogique de créer un 3e diplôme Culture" puisque les écoles d'art "délivrent déjà des DNA et des DNSEP qui en sont, et qui donnent un grade". "Parfois, il faut créer des capsules ailleurs pour initier des réformes, au lieu d'essayer d'agir au cœur même de systèmes multiverrouillés."

PSL : aux Beaux-arts de Paris, l'expérimentation du doctorat Sacre est sévèrement critiquée



"Je redoute qu'après trois années extraordinaires, on arrive à l'os : la soutenance de la thèse, et là, cela devient très compliqué", assure Marie-José Burki, des Beaux-Arts de Paris, à propos des parcours doctoraux "Sacre" expérimentés au sein de la Comue PSL (lire sur AEF). "Les jurys sont obligatoirement composés de trois HDR, et d'un artiste que l'on qualifie de cet horrible terme d' 'encadrant' : il y a quand même le sentiment que l'artiste passe sous les fourches caudines [de l'université]. L'artiste doit prendre la parole d'une manière qui n'est pas sa forme d'origine", argue-t-elle. Elle cite l'exemple d'une école d'art de Bruxelles où, au contraire, "les artistes et les universitaires sont appareillés de manière similaire",

ce qui permet "un dialogue entre les deux".

Prenant le contre-pied de ce discours très critique, Gaëlle Hippolyte, artiste plasticienne et docteure Sacre défend cette expérimentation et "témoigne de la grande réussite de Sacre" : "Apprendre à écrire, cela prend du temps ; être accompagné, encadré, c'est un luxe ; lire des artistes qui prennent la parole, c'est essentiel. Dans Sacre, il y a la volonté de faire une école qui laisse la place au ratage. Il n'y a pas de format imposé, l'écriture est assez libre et les thèses sont remarquables", assure-t-elle en souhaitant que "les écoles d'art continuent à être des espaces de liberté".